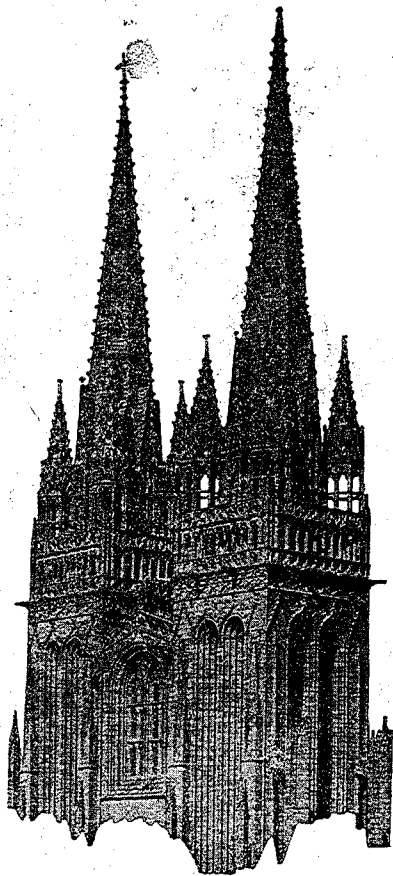


Gilberte TABURET

SANTIK-DU

(1280-1349)



18
269.
6
jeA

Nihil obstat :

Quimper, 21 juillet 1959.

L. LE BACCON.

Imprimatur :

Quimper, 23 juillet 1959.

† ANDRE,

Evêque de Quimper et de Léon.

SANTIK-DU

A Monsieur
le Chanoine Benjamin COURTET
Curé-Archiprêtre de Saint-Corentin

Du même auteur :

Saint-Mathieu (Le Conquet).

Monographie.

Nos Malades et Nous.

Préface de Mgr FAUVEL, évêque de Quimper et
de Léon.

Roscoff.

« Reflet de Bretagne » (Edit. Jos. Le Doaré).

Gilberte TABURET

SANTIK-DU

(1280-1349)



Illustrations de René LE TREUT

AVANT-PROPOS

1^{er} novembre 1636 : le Frère Albert le Grand, en la maison des Jacobins de Nantes, pose sa plume. Il vient de terminer « l'épître à Messieurs des Estats de Bretagne » à qui il fait hommage de sa « Vie des Saints de Bretagne ». Elle paraîtrait, l'année suivante, en un gros in-quarto de 795 pages, chez Pierre Dorion à Nantes.

Originaire de Morlaix, après avoir fait profession au couvent des Jacobins de Rennes, ses supérieurs le renvoyèrent quêter — et prêcher — à l'occasion des Fêtes patronales des paroisses qu'il traversait, dans le diocèse de Léon.

Pour instruire et édifier les paroissiens, il s'appliqua à rechercher avec diligence « les anciens bréviaires imprimez — légendaires et martyrologes — manuscrits, offices particuliers et semblables antiquitez desdites Eglises et à tirer extraits de la plupart d'iceux ».

Il promenait, en défricheur, en pionnier, son « extérieur peu agréable et sa petite taille » dans une brousse compacte de documents. Son âme poétique et son appétit de merveilleux (naturellement explicables par sa disgrâce physique) accueillaien tout, en vrac, avec enthousiasme. S'il indiquait, en toute

honnêteté, ses sources, il n'en faisait pas — belle malice ! la critique historique, n'en ayant ni la possibilité matérielle ni, sans doute, le goût. On n'a pas fini de le lui reprocher — tout en reconnaissant le travail gigantesque qu'il a fourni, et la grâce, le pittoresque, la fraîcheur de cette « Légende dorée bretonne », sortie de sa plume, et de son cœur.

Il y consacra un peu plus de quatre pages à « la vie du Bienheureux Jean surnommé Discalceat, prestre, recteur et puis Religieux de l'ordre de Saint François — Le 15 décembre » (p. 730 à 734). Elles se terminaient ainsi : « Ceste vie a esté par nous recueillie d'un ancien rollet manuscrit sur vellin, en cinq fragments, gardé au dit couvent de Saint François de Kemper Corentin, à moy communiqué par le Révérend Père Maistre Bréard Docteur en Théologie dudit Ordre, le 7 juin de ceste année 1636 ».

Dom Lobineau (qui naissait à Rennes trente ans plus tard) et allait publier lui aussi « les vies des Saints de Bretagne » n'eut pas d'autres sources concernant Santik Du. Grand travailleur, l'érudit Bénédictin se lança dans les larges avenues péniblement défrichées par Albert... Et la trique à la main... Plus de puérilités, plus de fleurs... il piétina sans douceur celles dont la Tradition aime entourer le souvenir des Saints, il n'en défigurera pas, pour autant, le visage de Saint Jean Discalceat...

Ce visage eût-il pris un nouveau relief dans le « cayer » que consacra, en 1636, au couvent des Cordeliers de Quimper, Dubuisson-Aubenay dont nous avons, grâce à la Société des Bibliophiles bretons (1898), un récit de son « Itinéraire de Bretagne » ? « Ce « cayer » si précieux, n'a pas été retrouvé. La dévotion au saint Cordelier n'en diminuait pas pour autant, et le Père Gonzague, Général des Frères Mineurs, dans son ouvrage imprimé à Rome en 1587, parlait du « culte que l'on rendait de son temps à Saint Jean Discalceat ».

La dévotion ne diminuait pas, mais les documents contemporains du Bienheureux restaient introuvables. Quoiqu'il en soit, « sur les instances de Monseigneur Etienne-Marie Potron, évêque titulaire de Jéricho, de l'ordre des Frères Mineurs », un procès ordinaire fut fait, en 1896, selon toutes les règles canoniques, dans la Curie de l'Evêché de Quimper. « Mgr Lamarche, alors évêque de Quimper, s'y employa avec un magnifique dévouement ».

Le procès avait bien été remis à Rome à la S. C. des Rites — mais (à cause du décret d'Urbain VIII datant de 1634) Rome exigeait un document authentique du culte rendu à Santik-Du entre 1534 et 1580.

Il n'y avait rien... quand en l'année 1910, parut, à Rome, sous la signature du R.P. Paolini, nommé en 1906 postulateur général des Frères Mineurs, un « Document inédit du

XIV^e siècle sur la vie de Saint Jean Disalcéat, recteur, puis Frère Mineur, pour corroborer les preuves du Procès fait en vue d'obtenir du Saint Siège la Confirmation de son Culte Immémorial ».

Après maintes recherches vaines le Père Paolini s'était adressé à Bruxelles au P. Callebaut, Frère Mineur, en le priant de fouiller les anciennes collections des Bollandistes. Quelques jours plus tard, — quelle émotion ! — une vie manuscrite de Santik-Du était effectivement retrouvée par le P. Callebaut — dont la copie existant à Bruxelles datait de 1613.

Le Père Paolini, un peu déçu de la date, n'en demanda pas moins une copie légalisée qu'il reçut peu de temps après. A l'émotion de la découverte s'ajoutait la joie de la lecture ! Et quelle joie ! Car il s'agissait d'un document du XIV^e siècle, qui, probablement, avait servi à Albert le Grand en 1637, pour écrire la vie du Saint Cordelier de Quimper.

Il se composait de près de 60 pages in-quarto et se terminait par une note indiquant la date de la copie : « anno Domini 1613 ».

Ce manuscrit portait les numéros 8.974-8.975 de la collection des Bollandistes et se trouvait à la Bibliothèque Nationale de Bruxelles.

Que valait ce document, et comment en établir l'authenticité ?

Un point important était acquis : il avait été accepté par le P. Jacques Dinot, ex-provincial des Frères Mineurs, le 17 juillet 1642 et remis ensuite aux Bollandistes. Ceux-ci l'auraient-ils conservé et placé dans leurs collections s'ils avaient douté de son authenticité ? De plus, il était facile de rapprocher ce texte de celui de la « Vie » publiée par Albert le Grand, cinq ans auparavant, en 1637. Le « rollet » des cinq feuilles de parchemin qui lui avait été remis à Quimper pour la composer était sûrement bien antérieur à cette copie.

Enfin, les faits évoqués concordaient parfaitement avec la tradition transmise oralement de siècle en siècle dans l'ordre Franciscain, là surtout où la dévotion des fidèles vis-à-vis de Santik-Du était restée fervente.

Toutes ces réflexions portèrent le P. Paolini à croire à la fidélité du document, et, grâce à la manière dont il était écrit et composé, à le situer au XIV^e siècle. Il avait donc été écrit par un contemporain du Saint.

Celui-ci restait anonyme mais — et cela avait une valeur historique encore supérieure — il écrivait en « témoin », en « confrère », et parfois en « confident ». Le P. Paolini concluait donc qu'il s'agissait d'un contemporain, d'un religieux ayant vécu avec Santik-Du environ une trentaine d'années. Ce Frère s'était basé non seulement sur ses observations personnelles, mais encore sur le résultat de lon-

gues recherches effectuées auprès des » témoins les plus divers et les plus autorisés ». On pouvait donc s'appuyer en toute confiance sur un travail qui se devait d'être sincère faute de quoi il se verrait rejeté et désavoué par les contemporains du Saint gardant une exacte mémoire des faits qu'ils avaient vus. Ces faits, écrit le P. Paolini, « avaient donc la contre-épreuve du témoignage public ».

Ils corroboraient de façon décisive, l'existence du culte entourant dès sa mort Saint Jean Discalcéat. Il pouvait donc être considéré comme un culte « immémorial » — ce qui était essentiel pour le progrès de sa cause.

Elle appartient à la décision de la Sainte Eglise.

La mémoire, les exemples de Santik-Du appartiennent à tous. Puisse ce petit travail contribuer à les garder bien vivants et efficaces !

I

LA VOCATION

SANTIK DU, QUI ES-TU ?

La tradition, qui a bien sa valeur, le fait naître vers 1280 à Saint-Vougay dans le Léon, à trois lieues de Lesneven, à trois lieues de Saint-Pol, vraie terre de Saints. Le patron de la paroisse est Saint Vouga ou Nonna qui vint d'Irlande au cinquième siècle, évangéliser cette portion de terre bretonne.

Si — toujours la tradition — une maison de Saint-Vougay continuait à s'appeler « Ty-ar-Santik », nous ignorons le nom des parents de Yannik; mais par leur état, ils sont paysans, et très médiocrement « moyennés ». Ils ont déjà un fils et quand s'annonce au foyer une nouvelle naissance, un fait étrange survient...

*
**

QUEL EST CET OISEAU ?

Et quel est ce mal étrange qui fait dépérir peu à peu sans appétit, la jeune mère ? Pourtant ?... oui... elle avait faim d'un certain oiseau... et croyait qu'après en avoir mangé, ses forces seraient revenues... Mais quel était cet oiseau inconnu au pays ?

Cependant l'état de la malade s'aggravait quand, un jour où elle se trouvait dans sa chambre entourée de quelques voisines : « Oh ! regardez, s'écrie-t-elle... Voilà l'oiseau ! »

C'est bien l'oiseau qu'elle avait si souvent décrit... il volète dans la chambre où il vient d'entrer par la fenêtre ouverte... Tout aussitôt, on s'affaire... on court... il se laisse prendre — devine-t-il, le pauvre, le sort qui l'attend ? Vite... on le tue... vite on le plume... on le cuit... la jeune femme s'en régale... la voilà guérie.

Peu après, précédé par ce prodige au



... Quel était cet oiseau inconnu au pays ?

bruit d'ailes, elle mettait au monde un petit garçon qui reçut au baptême le prénom de Jean, qui devint très vite Yannik : petit Jean.

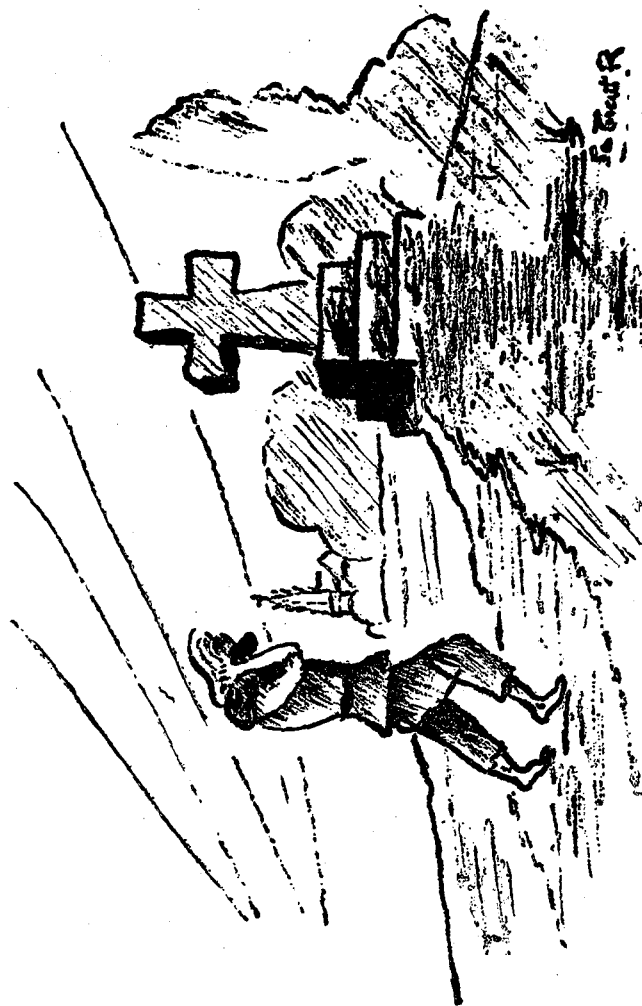
Pauvre Jean! il n'était encore qu'adolescent quand la mort entra dans son foyer; elle emporte d'abord son père, puis sa mère.

Jean se réfugie chez un parent, oncle ou cousin, maçon et charpentier par surcroît; il a de nombreux clients. Un apprenti le secondera utilement; Yannik s'avère adroit et courageux. Et pieux, par surcroît; aussi, après sa journée, il aime élever des croix aux carrefours; des croix rustiques pour rappeler aux passants le Seigneur Jésus, mort pour tous. Il construit aussi des ponts, des arches, sur les rivières. Pourquoi des ponts ?

*
**

DE GRANDES FOULES S'EBRANLENT ...

Comme on voyage en cette fin du XIII^e siècle ! A pied... On se met en



... Après sa journée, il aime élever des croix aux carrefours

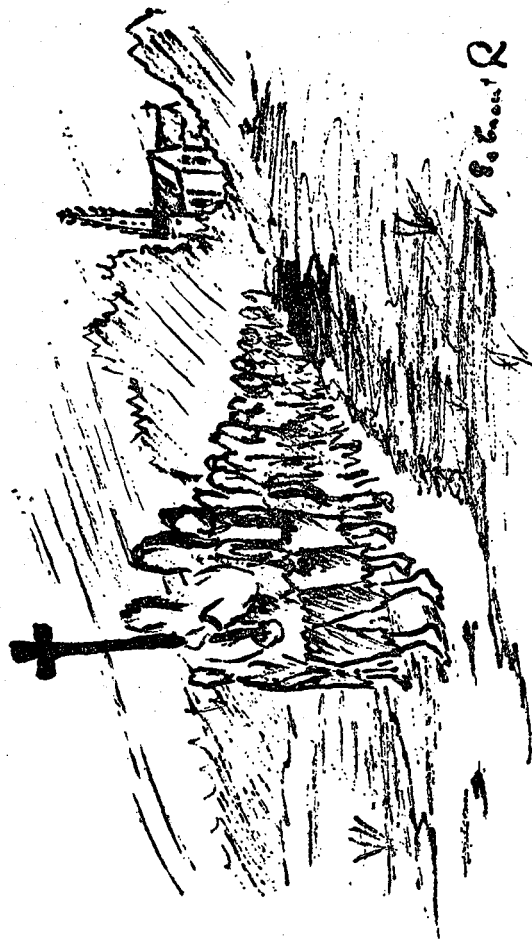
route vers les sanctuaires des Septs Fondateurs des diocèses bretons: le Tro-Breiz... ou l'on s'achemine vers Saint-Jacques en Galice... vers Rome... quand ce n'est pas vers Jérusalem... Et par quelles routes! Pauvres pèlerins qui ont à franchir des ruisseaux bourbeux, des fondrières! Il faudrait des ponts pour aller de cette terre de misère vers ces terres de paradis!

Il y avait un siècle que Saint Bénézet avait construit le pont d'Avignon et l'Eglise avait approuvé l'ordre des « Frères Pontifes », qui construisaient des ponts par charité, pour faciliter la marche des voyageurs, des pèlerins...

Il l'ignore sûrement, Yannik de Saint-Vougay, quand il entasse pierres sur pierres, goûtant la joie d'aider tous ces passants inconnus.

Un péage existe-il? Sa bourse se remplit par surcroît. Attention! Non, l'avarice ne le tente pas; il aime donner et doit souvent verser le gain du jour dans la bourse du pèlerin, du pauvre pèlerin besogneux.

D'ailleurs, pourquoi tiendrait-il à



... De grandes foules s'ébranlent vers les sanctuaires

l'argent? Tout en travaillant, une voix murmure dans son cœur : « Je veux estre servi de toi, et te faire instrument du salut de plusieurs. Abandonne le siècle. Embrasse l'estat de Cléricature et te dédie au service de mon Eglise. »

Tout en travaillant, Yannik médite le sens de cet appel. Est-ce bien la voix du Seigneur?... ou l'écho de son propre attrait?

Pourtant, il n'hésite plus, et avertit son parent...

Hum! Ce n'est pas tâche facile... et le parent, furieux de se voir privé d'un tel ouvrier, emploie tour à tour la violence, les quolibets... Il ironise, le bonhomme, sachant que la raillerie blesse l'adolescence. Le démon de la rage et de l'impiété n'aura pas raison de la décision de Yannik.

Mais on ne se moque pas de Dieu! L'oncle attrape la lèpre ; quelle punition! meurt excommunié et ne reposera même pas en terre bénite...

YANNIK PART POUR RENNES...

Car il lui faut étudier pour recevoir les ordres et il n'y a pas de séminaire en Léon, pas plus qu'en Cornouaille. Ce n'est qu'en 1317 que les étudiants bretons pourront aller à Paris, où Gale-
ran, le chanoine, fondera cinq bourses pour l'évêché de Cornouaille.

C'est vers Rennes, à quarante-deux lieues de son village natal qu'il se dirigera. Avait-il entendu parler du Frère Raoul, ce savant et saint cordelier du Couvent de Rennes?

Il semble bien qu'il ait étudié à l'école du Chapitre cathédral, pendant quatre ou cinq ans, ayant été pris en charge par l'Evêque, Jean de Semois, à titre de familier. Rien ne l'empêchait de suivre également les cours du Frère Raoul.

En 1303, Yannik est ordonné prêtre. Son bienfaiteur Jean de Semois est mort. Yves, son deuxième successeur, meurt l'année suivante, et Gilles meurt

à son tour en 1306. Alain de Château-Giron, secrétaire du duc Arthur II, déjà trésorier de la Cathédrale de Rennes, devient Evêque.

Jean est prêtre libre, dégagé des charges paroissiales.

Mais libre aussi de s'élancer avec toute l'ardeur de son amour pour le Christ vers les voies où on Le rencontre tôt ou tard : l'oraison, la pénitence. Il a beau se faire petit... les rumeurs circulent :

— Il jeûne trois fois par semaine, au pain et à l'eau !

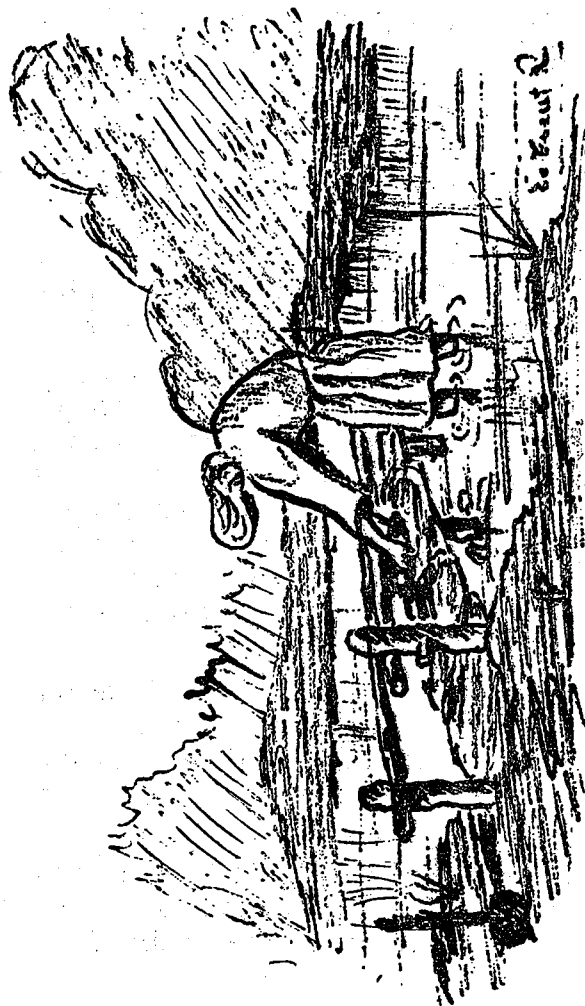
— Et avez-vous vu comme il est pauvrement accoutré !

— Oui, mais il est toujours net !

— Savez-vous tous les malades qu'il visite ? C'est vraiment un Saint !

Un Saint, ce petit Léonard ? Sa renommée avait pénétré jusqu'à l'évêché. Pourquoi ne pas lui confier une paroisse ? Après tout, les saints ne courent pas les rues !

Tel fut l'avis de l'évêque et de son conseil. Yannik ne put qu'accepter,



Pour les pèlerins, Yannik construit des ponts

peut-être à regret, la cure de Saint-Grégoire.



SAINT-GREGOIRE.

C'était le 19 mai 1303, Saint Yves venait de mourir à Tréguier. Yannik pouvait-il trouver meilleur modèle?

Saint Yves avait rapidement solutionné la question vêtement : robe de grosse bure grise et capuchon assorti, aux pieds des sandales, tout comme les Frères Mineurs de Guingamp où il a pris la livrée du Tiers-Ordre. Yannik, à Saint-Grégoire, va même supprimer les sandales. Le curé va marcher nu-pieds sur les routes...

Mais qu'est-ce que Saint-Grégoire? Une paroisse fondée vers 1240, appartenant à l'archidiaconé du Désert, lui-même dépendant du Doyenné du Désert.

L'église aurait été donnée au Chapitre cathédral de Rennes par un chevalier nommé Halenaud « pour obtenir de



... Jean part pour Rennes

Dieu le salut de son âme ». Ce fait d'une église appartenant à un laïque, signalé au Nécrologe de la Cathédrale, situe la donation au XI^e ou XII^e siècle. L'édifice se composait d'une simple nef terminée par une abside, précédée d'un arc triomphal. Les pierres étaient unies par un dur ciment rouge et deux pleins-cintres constituaient la porte basse.

Le nouveau curé ne doit guère s'attarder à contempler les pierres de son église, si ce n'est pour en remercier Dieu. Il va prêcher, confesser, visiter les malades... donner aux pauvres l'essentiel de son « bénéfice », car la cure n'en est pas dépourvue. Puis, il va parcourir les routes, non pour s'y promener, mais pour préparer ses paroissiens, aussi bien que ceux des paroisses voisines, aux visites des évêques, car il y en aura trois à se succéder de 1303 à 1316... Alors, missionnaire? C'est un peu cela. Oui, c'est bien cela... il « prépare les voies », comme un nouveau Saint Jean, son patron... et il court, nu-pieds, sur les routes, comme quand il était petit garçon sur les routes de Saint-Vougay. Il est un « pont ». Pen-

se-t-il à tous ceux qu'établissait sa diligente jeunesse?

Ses pieds regimbent en saignant... mais le visage garde son sourire...

Tout va bien...

*
**

AU « MANOIR ».

C'est ainsi qu'on appelait le domaine de l'évêché de Rennes. Il y en avait deux: « celui de Rennes, joignant l'église Saint-Pierre; bâtiment fort médiocre, avec un petit jardin mal équarri et pressé des maisons voisines », et le manoir de Bruz, à deux lieues de Rennes, « bâti à l'antique de pierre ardoisine », avec un beau parc clos d'eau, des bois, des prairies, des vallées et un beau jardin rempli de fruits.

Vers lequel des deux se dirigea Jean, le curé aux pieds nus, pour y rencontrer son évêque — c'était alors Alain de Château-Giron —, un jour gris ou ensoleillé de 1316?

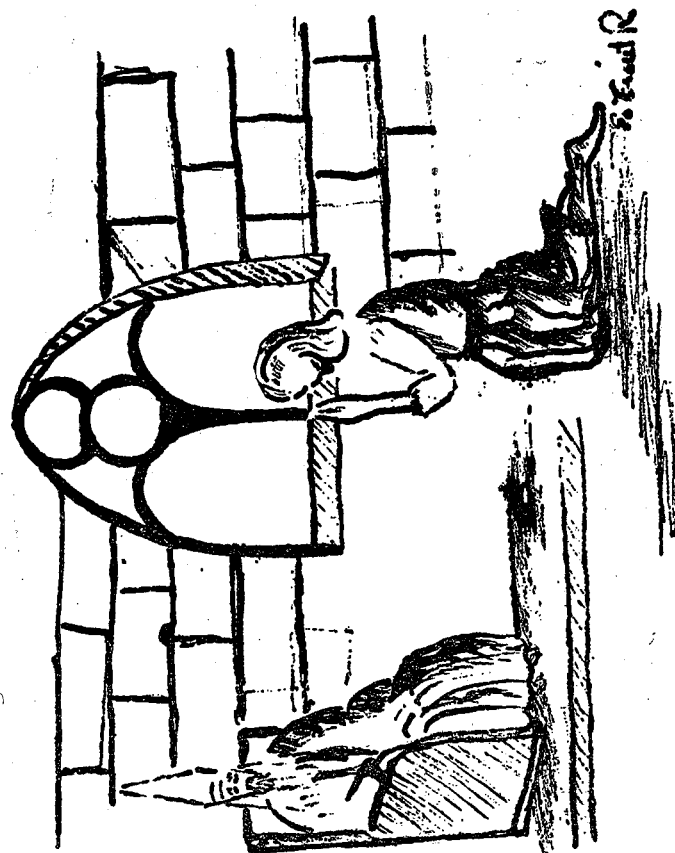
Il fut sûrement accueilli avec joie et affection... et Jean n'en eut que plus de peine à lui expliquer son propos... Il venait, en effet, demander « congé » à son évêque...

... Oui, depuis quelque temps, il se sentait un grand désir de suivre de plus près le Seigneur Jésus... Il s'efforçait déjà, bien sûr, d'imiter avec la grâce de Dieu la sainte vie des Frères Mineurs et leurs pénitences, mais ce n'était pas assez de les vénérer de loin, il désirait quitter le siècle... être l'un d'eux...

Put-il achever ce difficile exposé sans être interrompu?

La stupeur, la peine de l'évêque le laissèrent-elles pour un temps muet? Dès qu'il se fût repris, à son tour, il parla... se fit pressant... invoquant le besoin des âmes que le curé de Saint-Grégoire allait abandonner... Puis, à bout d'arguments, et parce que son cœur saignait, il pleura. Bien qu'ému de la même peine, Jean ne céda pas...

— Mais, où vous retirez-vous? A Rennes, dont vous connaissez le couvent?



... Jean demande congé à son évêque

C'est encore un « non », car Jean a déjà choisi...

— Pour vous prouvez ma gratitude, ne me laisserez-vous pas remettre le soin de votre cure et son bénéfice entre entre les mains de votre frère?

Ce frère de Jean, également prêtre, vivait avec lui, et le remplaçait pendant ses courses apostoliques.

Un douloureux silence suivit... Son frère? Non! Ce n'était pas possible...

Dure épreuve pour Jean de refuser la proposition de l'évêque... plus dur encore d'en avouer la raison: son frère attaché à l'argent, et peu sobre, ne lui en semblait pas digne.

La coûteuse démarche était achevée. Quand il quitta le manoir, l'évêque avait accepté sa démission. Alors, vive le bienheureux Père Saint-François, et vive sa Sainte Règle!

II

FRÈRE JEAN AU LONG DES JOURS

Les couvents de Cordeliers ne manquent pas en Bretagne! Avant la fin du XIII^e siècle on en comptait déjà cinq! Jean de Saint-Vougay avait fréquenté souvent celui de Rennes, établi, croit-on, en 1253, tout proche de l'église Saint-Grégoire; un très beau couvent d'ailleurs et d'une très grande prospérité. Il y avait encore Dinan, si cher à Saint Bonaventure qu'il lui avait donné une image de Notre-Dame... Guingamp, où Saint Yves avait pris l'habit de Tertiaire, puis Vannes...

Quoiqu'il en soit, c'est vers les Cordeliers de Kemper-Corentin qu'il se dirigea.

Heureux choix, semble-t-il... Ce n'était pas un quelconque petit couvent, mais « le plus célèbre de cet ordre qu'ait possédé la Bretagne », écrit dans sa notice — rédigée en latin — Jean Baujouan, procureur fiscal de Quimper sous Henri IV.

Il avait été bâti par l'évêque Raynaud, à la suite d'un pèlerinage qu'il fit vers 1230 à Saint-Nicolas de Bari, au royaume de Naples.

C'était quatre ans seulement après la mort de François d'Assise, et déjà comme éblouies par une traînée de lumière, les foules ne cessaient d'entourer son tombeau. N'avait-il pas été canonisé, en un temps record, deux ans plus tôt, en 1228? Comment l'évêque de Quimper aurait-il résisté au désir d'aller s'agenouiller sur cette tombe avant de rentrer en Bretagne?

De là à rêver d'édifier un couvent de Cordeliers dans sa ville épiscopale, il n'y avait qu'une suite de projets, de réflexions, propres à occuper les loisirs d'un long voyage.. Il a déjà choisi le lieu: dans ce vaste espace, situé face au Mont-Frugy, au confluent du Stéir et de l'Odét, ayant appartenu jadis aux Templiers et dépendant, bien entendu, du fief épiscopal. Il y restait une église en bien piètre état; dont le mur Est conservait encore une très vieille image de Saint Jean-Baptiste, patron de ces

religieux-militaires qu'étaient les Chevaliers de Malte ou Frères Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

L'évêque de Quimper, en cette année 1233, menait de front l'érection du chœur de sa cathédrale et la restauration de la future église des Cordeliers qu'il dédia à Sainte-Marie-Madeleine et consacra en 1234. C'était un magnifique édifice de 42 mètres de long, sans tours, mais avec d'élégantes fenêtres et un cloître gracieux, aux fines colonnettes.

*
**

DU PLUS RICHE AU PLUS PAUVRE.

Evidemment, les plus riches seigneurs de Cornouaille, tel ce baron du Pont, seigneur de Pont-Labbé, peut-être aussi le fameux Mauclerc, Pierre de Dreux, souvent en querelle avec le clergé... octroyaient à l'érection du couvent des aumônes plus abondantes que celles plus modestes du menu peuple... mais chacun était si heureux d'accueillir ces petits Frères si saints et si

joyeux, et l'œuvre entreprise était telle, qu'aucun concours n'était à dédaigner.

Songez qu'il fallait clôturer un hectare de bons murs! édifier les bâtiments conventuels, acheter le mobilier liturgique, et l'indispensable... mot court qui en dit long... même quand il s'adresse à de pauvres petits Frères!

Comme les murs Sud et Ouest étaient de véritables remparts du fief épiscopal et, par là, assuraient la sécurité de la ville, il était sage de « faire du solide ».

Tout contre l'église, les seigneurs du Juch s'étaient vu permettre la construction de leur propre chapelle, tandis que les orfèvres dotaient celle dédiée à Saint Bonaventure, mais à condition... qu'on le « limogeât », le pauvre homme, en faveur de Saint Eloi, leur patron.

Le glas de la chapelle des Agonisants tintait quand un des amis du couvent allait mourir, et que des bienfaiteurs allaient y reposer pour toujours, tels le bon évêque Reynaud, son fondateur, deux autres évêques, et tant de cheva-

liers et de seigneurs bretons morts souvent en terre étrangère: en Angleterre, Eudes, vicomte du Faou; en Espagne, Hervé du Juch! Devenus des gisants, sous leur tombe de granit, ils reposaient enfin! dans ce couvent, dans la « piété et la religion du lieu, la sainteté des religieux qui s'y trouvaient ».

*
**

FRERE JEAN, POUR DE VRAI.

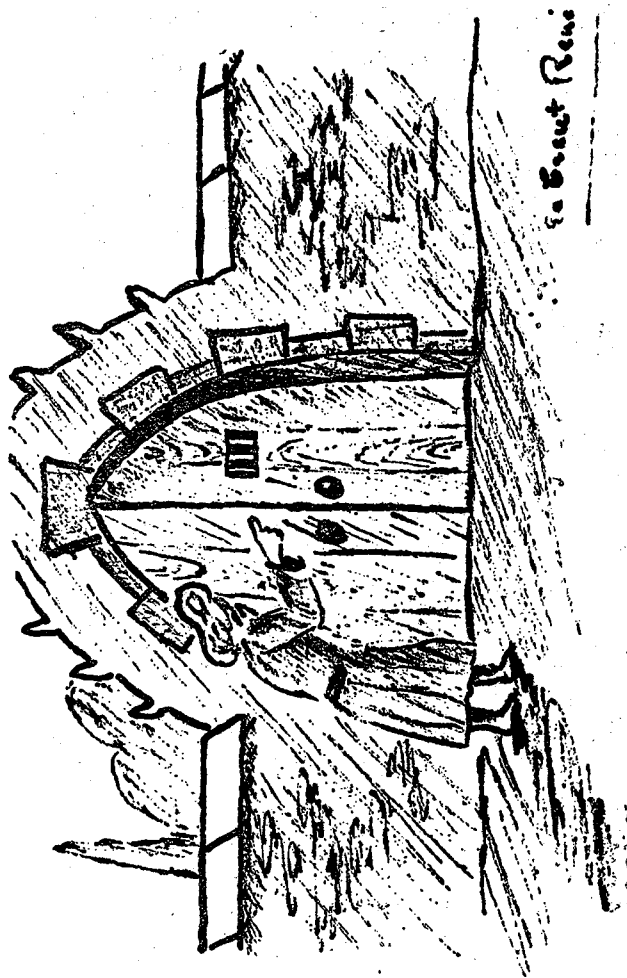
Il a eu le temps de méditer, pendant la longue route qui l'a conduit de Rennes à Quimper, de Saint-Grégoire où il était curé, chef de paroisse, pendant treize ans, aux Cordeliers... En pénétrant par la porte Saint François, située à l'Est, entrée principale du couvent, il a jeté tout son lest... abandonnant tout son passé... Il n'est plus rien, rien qu'un postulant comme ceux qui se présentent humblement devant le frère portier qui les reçoit...

Jean de Saint-Vougay n'est pas tout

à fait comme les autres... C'est une « vocation tardive ». Dame! trente-six ans! et venant du clergé séculier, ce qui aggrave son cas... Qu'en pensa le Père Maître? Il y avait d'abord la question des pieds nus! Premier choc... Le Père Maître eût-il un regard d'envie en regardant ceux de Jean... ou d'aise... en contemplant ses propres sandales conformes à la règle? Les « originaux » ne sont pas toujours des recrues bien désirables en communauté... Pourquoi celui-ci faisait-il bon marché des usages communs? Enfin, la question vêture serait sans doute facile à résoudre...

Quant aux austérités des menus, Jean aurait pu — sans sa vertu — sourire sous cape... Il était depuis si longtemps rodé à s'abstenir de tout superflu. Peu de chose à changer au régime de Saint-Grégoire où il jeûnait trois fois par semaine au pain et à l'eau...

D'ailleurs, tout cela, grand, bien sûr, comme tout ce qui est « de règle », n'est que l'armature extérieure. Ce qui fait le Cordelier... le petit Frère... le vrai fils de Saint François, c'est l'amour du



Le Bonnet Réné

... En pénétrant par la porte Saint-François, il n'est plus qu'un postulant...

Seigneur, l'amour du prochain, dans la pauvreté, la simplicité, la joie...

Il faut croire que Jean de Saint-Vougay fut jugé digne de faire partie de l'ordre, car son noviciat terminé, il fit profession et fut définitivement admis au couvent des Cordeliers à Quimper.

FRERE JEAN, AU LONG DES JOURS...

Les aumônes, les dons qui parvenaient au couvent de Quimper y étaient reçus, comme de juste, avec simplicité et joie. C'est avec la même simplicité et la même joie que les Frères allaient quêter en ville, auprès de la ville, et « uniquement pour des objets de menue provision : chandelle, vin, bois ».

Frère Jean avait son tour de quête... Qui ressemble plus extérieurement à un petit Frère qu'un autre petit Frère ? On ne pouvait exactement l'affirmer quand Frère Jean, Frère Yannik, parcourait les rues de Quimper avec un autre religieux du couvent.

D'abord, il était resté fidèle à ses

pieds nus... et en avait récolté un surnom : Divoutou, Discalcéat... ce qui veut dire : « sans chaussures ».

Ensuite, sa vêtue était particulière : « A l'imitation de son Père Saint-François, il portait un habit, manteau, capuce, brayes et une tunique intérieure, le tout d'une grosse et vile étoffe grise ». Va pour le gris, qui était alors la couleur de l'habit de l'ordre franciscain... mais « jamais ne portait deux habits de même sorte, car il les rapiécail de vieux sacs ».

Que peut-on aujourd'hui penser de cette originalité ? Était-ce le « défilement » d'un bon grain de fantaisie qui assaisonne si souvent une authentique sainteté ? Après tout, tant mieux, si ses supérieurs s'en accommodaient ! Pourquoi ne pas y rechercher avant tout un amour total de l'esprit de son père Saint François ? Dame Pauvreté, sa Dame, avait vite fait d'enjamber la fantaisie... et l'humilité y trouvait son compte... car on remarquait tout de même l'étrange vêtue. Quelqu'un s'enhardit un jour à lui en demander la raison.



— Pourquoi votre habit est-il plus vil et plus rapetassé que les autres?

— Parce que je suis le plus imparfait de tous, répondit-il.

Rapetassé peut-être... mais toujours propre et net, et ni plus ni moins confortable que s'il eût été de même tissu!

Nous n'en dirons pas autant de ses vêtements de dessous! Il a un « jeu » de trois cilices... « l'un était tissu de grosses étoupes ou reparon, rude et piquant; l'autre tissu de crin de cheval; le troisième était composé de la peau d'un porc dont il avait my tondu le poil, afin que ces pointes piquassent et pénétrassent sa peau ».

Bien entendu, l'un des trois ne le quittait jamais. Réservait-il le plus pénible pour le Carême? pour les temps de grandes pénitences? Comme « pont » entre ce qu'il appelait sa « propre misère » et de grandes grâces à obtenir?

Le cilice à perpétuité et les « vils vêtements » accueillaienent benoîtement la vermine qui s'y engendrait... « et ne se trouvait jamais avec les autres Frères à la Secotte (qu'ils appellent) voir si



... Les infirmes, les mendiants s'amassaient auprès de lui...

quelque bestion domestique gris ou noir se promenait ».

Qu'il les laissât se promener à l'aise, ces bestioles... passe! Mais comme le fera Benoît Labre il avait soin de remettre « dans sa manche ou capuchon » les « bestions » indépendants avides de liberté...

Mortifiante épreuve... mais qu'en pensaient les Frères? Après tout! la règle leur imposait-elle un tel voisinage? Frère Jean y avait songé. Non! il ne se sentait pas le droit de soumettre toute la communauté à ses propres « industries ».

Aussi avait-il demandé que des vêtements sacerdotaux fussent uniquement réservés à son usage.

Comment n'eût-il pas récolté tous ces « bestions » au milieu de tous ses amis en haillons... les pauvres de Quimper?

Dès qu'ils apercevaient la silhouette, probablement courte et trapue, de Frère Yannik de Saint-Vougay... ils l'assaillaient littéralement... Tous ces infirmes

béquillant dans les rues et les petits orphelins « fils de mendiants et mendiants eux-mêmes », toute cette armée, se bousculant, le poursuivant même jusqu'à l'église, « s'amassait près de lui pour recevoir l'aumône ou quelque consolation spirituelle ».

Déjà, à Rennes, le curé de Saint-Grégoire distribuait à ses pauvres enfants la quasi totalité de son bénéfice...

Ici, il n'avait à donner que les aumônes reçues, avec la permission de ses supérieurs.

Quand tout était épuisé et qu'il n'avait plus rien à donner, il regardait ce petit peuple bruyant, volontiers effronté, avec un si bon sourire que le seul fait de le voir était déjà un contentement.

Un jour, un audacieux mendiant le poursuivit jusque dans sa cellule... De guerre lasse, Frère Jean donna à cet acharné « son propre manteau, même son capuchon ».

Voilà notre homme soudain transformé en cordelier! Il s'en alla tout content... Une fois de plus: l'habit ne fai-

sait pas le moine! mais le vrai moine, lui, Frère Jean, qui n'avait rien d'autre à mettre, que fit-il?

Eh bien!... il attendit... « Le premier Frère entrant dans sa cellule le vit dénudé pour le Christ, pour l'amour de la Croix, et comme Noé, ivre du vin de la charité ».

Devant sa tenue pittoresque, Frère Jean riait sûrement de tout son cœur!

Il rit de moins bon cœur le jour où, rentrant de quête avec un clou dans le pied, tout enflé et quasi gangrené, son Supérieur l'obligea à retirer le clou de la plaie et à la soigner... comme vous et moi...

**

FRERE JEAN CHEZ LES LADRES DE QUIMPER.

On appelait ainsi les lépreux... Race maudite... On chuchotait, peut-être parce qu'on avait mauvaise conscience à leur endroit?, qu'ils descendaient de Juifs atteints de la terrible maladie.

Encore vivants, ils étaient déjà des morts. Dès qu'un lépreux était reconnu malade, un prêtre avec surplis et étole, portant la croix, allait chez lui, l'aspergeait d'eau bénite, l'exhortait à accepter sa « plaie incurable » et le conduisait à l'église. Revêtu de noir, agenouillé entre deux tréteaux devant l'autel, il entendait la messe des morts, la sienne... puis le « Libera »... Encore de l'eau bénite! et retour à la maison... où le prêtre lui jetait un peu de terre sur les pieds. On ne ménageait pas ses nerfs.

Après son enterrement — n'en était-ce pas un? — on lui expliquait les devoirs du parfait lépreux, qui se résumaient à ceci : ne jamais quitter sa funèbre robe... agiter sa « claquette » pour annoncer son passage dans les rues... ne pas entrer à l'église... ne toucher à rien de comestible qu'avec une baguette... et surtout ne répondre à quiconque que « s'il se trouvait sous le vent »... Bien entendu, une seule et unique profession lui était autorisée, celle de Cordiers.

Les « cacous », comme on disait en breton, semaient la terreur, et ne récoltaient que le mépris.

A Quimper, les six familles « caqueuses » avaient été parquées dans deux quartiers de la ville: le premier, autour de la chapelle de la Madeleine (la rue Neuve et la rue du Stang), avait son cimetière avec une « maisonnette remplie d'os »; le second se trouvait (auprès du cimetière Saint Louis) sur la colline Rosengroc'h, à cent mètres du rempart.

Presque chaque jour — du moins quand il le pouvait — ces maudits, ces parias voyaient arriver Frère Jean, leur ami, tout joyeux, tout souriant et pieds nus comme eux. Étaient-ils malades ? tentés de désespoir ? Il savait leur dire les mots qu'ils attendaient... Étaient-ils à table ! Alors, tant mieux ! Frère Jean regardez - le, s'assied familièrement, sans souci du « mauvais air »... et mange avec eux, au même plat. Rien n'est plus fraternel que de rompre ensemble le pain...

Il n'a pas d'autre baume que sa pré-

sence, et cependant, à force d'amour, ils se sentent, ces pauvres entre les pauvres, moins seuls, moins malheureux. Frère Jean parvient-il à les faire rire ? Mais oui... Il voudrait bien rester plus longtemps chez ses amis lépreux ; il ne le peut... Au couvent, au confessionnal, un autre genre de lèpre l'attend, et d'autres lépreux : les pécheurs.

N'est-il pas, là aussi, rodé par ses treize années de rectorat et ses courses apostoliques aux environs de Rennes ? Sans doute. Toutefois, comment supporterait-il d'entendre, sans en avoir le cœur fendu, le récit de toutes ces offenses faites à l'Amour ? Le péché est-il autre chose que cela ? Sur le visage de Frère Jean, les larmes ruissellent... Ne se sent-il pas, lui aussi, responsable de toutes ces offenses ? Les autres ne seraient-ils pas meilleurs s'il était, lui, Jean, moins mauvais ?

Que pensent ses pénitents, ses pénitentes devant ces larmes ? Comment n'en seraient-ils pas bouleversés, et mieux préparés à une vraie contrition ? Ses conseils sont précis ; sa direction,

pour sévère et exigeante qu'elle fût, était si bienfaisante que de nombreux Frères du Couvent, émus de la Sainteté de sa vie, se pressaient autour du confessionnal de Frère Jean.

Après sa mort, une de ses pénitentes raconta comment il l'avait convertie de son vice habituel: le vin, dont elle s'enivrait depuis l'enfance. En outre, le saint homme lui obtint la grâce de mettre au monde, pour la première fois, un enfant vivant.

*
**

AU REFECTOIRE.

Allons! Ne faut-il pas nourrir Frère Ane? Assez mal... car « pour l'abstinence, Jean n'avait pas son pareil dans sa patrie ».

Son année comportait huit carêmes dont sept au pain et à l'eau. Pendant seize ans, il ne goûta ni vin, ni viande, et pendant cinq ans, il oublia la saveur du poisson.

Il ne faisait d'ailleurs qu'un seul re-

pas par jour, de pain et d'eau... Et encore! ni pain frais, ni eau claire! Du pain de fèves ou d'orge, quasi moisi, et de l'eau dont un chien n'aurait pas voulu boire! Alors? et les grandes fêtes? Il y prenait part en acceptant du pain blanc, des œufs et des laitages...

N'y a-t-il pas dans cette famine savamment organisée un attrait de plus pour l'extraordinaire? N'y a-t-il pas plus de vertu à avaler la pitance commune, bonne ou mauvaise, qu'à combiner son propre régime?

En cas de maladie, il se mettait docilement « au soulagement » et puis pour contenter parfois — et sans doute avec un bon sourire — la sollicitude inquiète de ses amis...

On croit deviner la fringale du Frère qui l'avait accompagné en quête, et devait sans doute se contenter aussi de pain et d'eau? Mais non... Car Yannik se démenait pour procurer à son « socius » un solide casse-croûte « bonne nourriture et bon vin ». Sa gaieté fondait quand il ne pouvait y parvenir...

*
**

DANS LE SILENCE DE SA CELLULE.

Enfin! Frère Jean a fini sa journée, toute consacrée aux œuvres extérieures de charité et aux confessions. Il va pouvoir prier! Prier? Mais a-t-il été obligé de quitter la main du Seigneur pour tendre la sienne aux mendiants?

L'office récité au chœur ne lui suffit pas. Il en dit un autre en privé... et celui des morts... et les quinze psaumes Graduels, et ceux de la Pénitence... l'office de la Sainte Croix et du Saint-Esprit... Va-t-il omettre de chanter les hymnes à la Vierge? Mais non.

Il va être minuit... Vite, Frère Jean, quittez votre cellule pour l'église.

Il y arrive le premier « avant matines et y persévérerait en oraison le plus souvent jusqu'au point du jour ». Souvent, ses Frères voient son visage ruisseler de larmes. C'est le trop plein d'un cœur éperdu d'amour qui se vide... Elles ne seront pas taries à l'heure de sa messe.

Ne vous avisez pas de lui parler quand il dit en privé son office. Rien ne pouvait distraire Frère Jean « d'une telle attention et révérence que s'il eût visiblement parlé à Dieu et à ses saints ».



FRÈRE JEAN
CONTRE LE MAL

LA « GRIFFE DU CHIEN ».

On a un peu envie de dire: avec tant de grâces sensibles, un amour si particulier du Seigneur, la sainteté de Frère Yannik n'était après tout qu'un juste retour! et ses pénitences, pour mortifiantes qu'elles fussent, un solide tremplin, et une façon à lui de jeter du lest...

Vue trop humaine... D'abord, il y avait la Règle, « dont il n'omit jamais un iota »... puis des épreuves intérieures redoutables qu'il raconta à un de ses compagnons, sans doute pour s'humilier.

Le diable, le démon, n'aime pas les saints; leurs vertus qui s'appellent « amour de Dieu et du prochain » lui sont de perpétuelles insultes...

... Et si l'on essayait, pour voir sa résistance, d'attaquer ce petit Frère Jean? Au point le plus sensible... Ecoutez le diable en action: « Tes pénitences? Tes jeûnes? Rions... Vraiment, tu te crois sauvé à cause des inventions de ton

choix? Allons donc! Illusions que tout cela... Tu seras damné... oui, damné! » Frère Jean se débat contre le découragement...

Se pourrait-il, Seigneur, que tout ce que je fais pour l'amour de vous ne soit que rêveries inutiles? Peu à peu, le désespoir menace de le terrasser. Alors, au milieu de ces angoissantes ténèbres, cramponné à cette arme des chrétiens qu'est la Sainte Ecriture, il répète inlassablement les versets des psaumes.

« Si je marche au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai pas, car Tu es avec moi. »

Le démon ne s'avoua pas vaincu. Il a plus d'un tour dans son sac. Si l'âme de Yannik était d'une bonne trempe, peut-être son corps épuisé par tant de jeûnes serait-il vite mis K.O., dirions-nous aujourd'hui ?...

Il résolut de venir à bout de Frère Jean un certain jour de Pâques... Vraiment, c'était le jour J, car Frère Jean était bien fatigué par son carême.

Ce fut un terrifiant et invisible corps à corps en présence du Gardien, supé-

rieur du Couvent, et de plusieurs religieux bouleversés. Frère Jean leur montrait du doigt l'Ennemi, visible pour lui seul. On entendait les coups qui pleuvaient sur le petit Frère qui se défendait vigoureusement... « Sa meilleure arme était encore des versets du Psautier « O Dieu, arrachez mon âme des attaques du chien » — et il répétait le mot « chien » comme « pour dépiter le diable ».

1344 : KEMPER-CORENTIN A FEU ET A SANG.

La guerre de Succession déchire alors la Bretagne, les deux prétendants, Charles de Blois et Jean de Monfort, défendent par les armes leurs droits au Duché.

Quimper est occupé par les Anglais — alliés de Jean de Monfort — depuis 1342. Le capitaine breton qui commande pour Monfort est Yves de Tresiguidy.

La ville est solidement défendue par

de bonnes murailles. Toutefois, en avril 1344, Charles de Blois, après s'être cruellement rendu compte à Hennebont que le courage d'une femme, Jeanne de Montfort, peut réussir à électriser l'ardeur au combat d'une garnison, s'avancait vers Quimper.

Il n'y a pas de panique... mais une compréhensible angoisse. Au couvent des Cordeliers, Frère Jean a beau répéter que la ville sera prise, « les habitants se confiant dans leur grande audace n'en croyaient rien ».

Et pourtant? Les Frères du couvent, eux, qui voient couler ses larmes, des larmes si abondantes qu'il ne peut prendre au réfectoire aucune nourriture, n'en mènent pas large... Frère Yannik pleure... C'est dire qu'un grand malheur lui a été révélé... L'un d'eux se hasarde à lui demander de quel malheur il s'agit...

— Je n'ai pas vu ce dont on s'informe, mais je crois qu'un grand mal arrivera bientôt. Il se prosterna par terre et commença à dire certaines prières entrecoupées de longs sanglots. »

Ce cœur si tendre, qui battait avec tant d'amour pour les pauvres, pour les lépreux, n'excluait personne... Il aimait tout le monde; il aimait aussi cette ville de Quimper qu'il parcourait de rue en rue, dont il connaissait tous les pavés. Et si Dieu lui avait donné cette grâce de vision prophétique d'événements futurs, il ne lui avait pas épargné la vue des épreuves qui en résulteraient... Devant tant de souffrances, Jean pleurait, et il priait Dieu d'en préserver ce pauvre peuple...

Le blocus dura un mois... Frère Jean ranimait les courages, et répétait à tous de « faire provision de pain, affirmant humblement qu'avant la prise de la ville, il y aurait grande cherté de pain ».

Il ne manqua pas de le faire, prévoyant que la disette affligerait d'abord ceux auxquels le mince salaire quotidien interdit les réserves...

Ainsi dans toutes les guerres... Quand les bien nantis ont râflé les boutiques, que reste-t-il au manœuvre, au

besogneux? Pas même la ration quotidienne.

Eh bien! comme l'avait prédit Frère Jean, la ville de Quimper fut prise après un furieux assaut qui dura six heures.

Le 1^{er} mai, la marée qui devait atteindre Quimper dès six heures du matin, attendit six heures pour grossir l'Odet... « Je vous supplie, avait demandé à Dieu Charles de Blois, à genoux, ayant dépouillé brassières et genouillères, les bras et mains levés vers le ciel, daignez m'accorder que cesse le cours de la mer durant le temps qu'il faudra pour achever mon entreprise. »

A midi, ayant délogé les Anglais et leurs partisans de la « Terre au Duc », Charles de Blois se rendit à la Cathédrale, fit venir l'évêque — c'était alors Jean Le Gal — les religieux et les prêtres, les assurant qu'il ne leur serait fait aucun mal, ni porté atteinte à leurs biens, Anglais ou non.

La tuerie n'avait cependant pas épargné bon nombre d'habitants. A grands coups de pioche, on creusait place du Tour de Chastel (aujourd'hui

place Saint-Corentin) « de grandes et profondes fosses où on jeta pêle-mêle des monceaux de victimes ».

Les larmes de Frère Jean les avaient déjà pleurées...

*
**

1346 - LA FAMINE AU MASQUE DECHARNÉ.

L'année précédente, en 1345, la guerre avait repris à Quimper. Jean de Montfort, enfermé à la tour du Louvre, à Paris, avait réussi à s'évader, grâce à de pauvres gens qui lui avaient procuré des habits de marchand.

Et vite... en Angleterre... Il y obtient du roi Edouard III une armée qui débarque à Brest le 5 ou le 7 juin... En route pour Quimper où il s'agit de reprendre la place à Charles de Blois.

— Mais non! la ville ne sera pas prise, affirmait Frère Yannik.

Chacun venait aux nouvelles...

— Vous ne savez rien? Dieu ne vous dit rien, Frère Jean?

Il calme de son mieux les angoisses. La situation, avec ces six brèches qui ont crevé les remparts, semble désespérée...

— Espérez dans le Seigneur, répétait Frère Jean.

A-t-il vu l'armée anglaise de renfort, si sûre de la victoire qu'elle s'avance enseignes déployées? Mais « la rivière de l'Odet, en ce 11 août, débordant jusqu'au mur de la ville, s'interposa devant les troupes anglaises, s'éleva au-dessus de son niveau naturel et miraculeusement ferma aux assiégeants l'entrée de la cité ».

La famine s'abattit sur Quimper l'année suivante. Il est si fréquent, hélas ! que son spectre hideux se cache dans les plis rouges de la Guerre !

Elle était là et il s'agissait d'agir vite... Pour lui arracher ses premières victimes, les pauvres, Frère Yannik établit un plan de campagne. Dans Quimper et sans doute dans les environs, il connaissait tout le monde. Comme les grands « professionnels » de la



... Pendant la famine de 1346, Frère Jean en nourrit parfois jusqu'à mille

charité, il avait une clientèle de gens aisés, de marchands, qui l'aidaient, par leurs aumônes, à faire vivre ses pauvres.

Il se mit donc à parcourir les rues de Quimper, non pas tant pour « faire vivre ses pauvres », en bon Père qu'il était, que pour les empêcher de ne pas mourir...

Les riches bourgeois, les marchands, les gens en place, dès qu'ils voient arriver la silhouette trapue de Frère Jean, son bon sourire, sa main tendue, comprennent aussitôt le but de sa visite... et puis, il a sur son épaule le fameux sac! le sac aussi célèbre que le sourire malicieux du bon Cordelier... Bon gré, mal gré, il faudra remplir le sac...

— Hum! Frère Jean... Nous avons notre famille... nos enfants... La famine peut durer...

— Les pauvres vont tous mourir si vous ne les aidez pas... « Quelle bonne occasion je vous donne de faire l'aumône », leur explique Frère Jean.

Oh! ils ont compris... en maugréant intérieurement peut-être, ils donnent ;

la main se referme sur l'offrande. Peu à peu, le sac se remplit de pain... Il lui faut aussi de la graisse...

— Pour la soupe! Vous comprenez... et des légumes... par charité...

Alors les « merci » se succèdent... Frère Jean quitte ses amis riches... Lui, le petit Cordelier, n'est qu'un pont... reliant l'aisance à la misère...

Car la misère l'attend. Vite, au couvent. Il rentre courbé sous le poids de son sac. D'autant plus joyeux que le sac est plus lourd. La soupe cuit dans d'énormes chaudrons. Au milieu de la vapeur qui s'échappe, son visage ruisselle de sueur.

— Est-ce qu'on peut ouvrir? demande (sans doute) un de ses compagnons...

En longue file, collés contre la porte, les affamés s'impatientent. Quelle rumeur, et dès que la porte s'ouvre, quelle ruée! On se bouscule... on crie... on se chamaille... Attention aux petits enfants! Ils se cramponnent comme ils peuvent aux jupes de leurs mamans... Ah! quelle histoire de servir ainsi équi-

tablement tous ces crève-la-faim! Frère Jean n'arrive pas à remplir assez vite toutes ces écuelles... et pendant qu'il les remplit, il regarde les visages... y met un nom... leur sourit... pour assaisonner la soupe...

Un jour, il en nourrit jusqu'à mille! Avait-il donné jusqu'à la dernière goutte de soupe quand cette « femme étrangère vint lui présenter son petit enfant »? Etrangère! à un pareil moment! La faim rend féroce... Quelles insultes avait-elle dû affronter pour atteindre Frère Jean!

— Allons! du pain à celui-ci, ou bien je vous le porte au couvent et il faudra bien, content ou pas, que vous lui donniez à manger », lui dit-elle...

*
**

1349 - PLUS ATROCE QUE LA FAMINE : LA PESTE...

A force de pleurer: pour les pécheurs,
pour ceux qui vont mourir prochaine-

ment et qu'il a « vus » réellement mourir, dans une sorte de double vue qui est un don du Seigneur, de profonds sillons ont creusé les joues de Frère Jean.

Ajoutons que la communauté de Saint François se sent plutôt mal à l'aise en voyant Yannik sangloter... Chacun s'interrogeant anxieusement sur la calamité qui s'approche. Aussi, quand pendant les Vêpres de l'Octave de Saint François, en octobre 1348, « il commença à pleurer et à gémir si fort qu'il dut souvent tourner son visage du côté de la muraille », nul doute que les religieux et les « nobles séculiers » présents au chœur, n'aient échangé des regards rien moins que sereins... Et il pleura jusqu'à la fin des Vêpres... et plusieurs jours de suite... et il ne pouvait dire un seul mot sans verser des larmes...

Bien sûr, ses Frères avaient pitié de le voir si malheureux! mais ils n'en menaient pas large... tout en ignorant le mal qui les attendait.

Et quel mal! La Peste.

Elle est partie de Tuléon, en Chine... Elle est entrée en Europe par Kaffa, port de la Mer Noire. Qui a deviné son atroce silhouette sur les navires qui la débarquent à Constantinople? Elle est à Gênes... elle est à Marseille... La voilà en Angleterre, sur la côte de Dorset, en juillet 1348.

Dès janvier 1348, elle était en France. La terre tremble à Chypre, en Italie, en Grèce... Comme un grand ouragan de mort, la peste fauchera, dira Froissart, « la tierce partie du monde ».

En Bretagne, et à Quimper, le fléau s'abattit au mois d'août 1349.

Deux jours de maladie. Des abcès, des bubons gros comme des œufs se forment aux aînes et aux aisselles. Une septicémie, dirions-nous, foudroyante, se déclare entraînant ses victimes au tombeau.

Au tombeau? N'ayons pas la folie des grandeurs! Les cadavres pourrissent sur place, propageant indéfiniment la contagion. En deux ou trois jours, le

fléau dépeuple une ville. L'affolement des quelques survivants est indescriptible.

Pauvre Frère Jean! Il avait vu, lui, par avance, cet abominable spectacle et pris ses armes de saint: la prière et la pénitence. Il jeûna au pain et à l'eau. Avec combien de larmes tenta-t-il de faire fléchir le Seigneur?

Quand le fléau fut là, il le combattit. Il parcourt les rues, va de maison en maison, chez les plus pauvres qui sont, comme toujours, les premières victimes. Il se penche sur les mourants, les confesse... les exhorte... les ensevelit.

Il fouilla les ruelles, à la recherche des plus abandonnés, de ces vieux qui n'ayant plus personne, agonisent tout seuls. Non, pas tout seuls... Frère Jean est là, avec ses prières, ses larmes, avec son amour. Il y a trente-trois ans qu'il étend sur Quimper cet extraordinaire réseau de charité...

Mais la peste en a assez de voir ce petit Yannik la braver... Il y a cinq mois qu'il la nargue... Un jour, elle lui sauta à la gorge.

Frère Jean, en rentrant au couvent,
se sentit soudain très las.

Seigneur ? Alliez-vous donc enfin
l'appeler par son nom ?

Tant que des sons purent sortir de
ses lèvres d'agonisant, il pria. Quand
la Communauté qui entourait sa couche
ne perçut plus de sons, elle vit les lèvres
du mourant remuer encore : il conti-
nuait à prier.

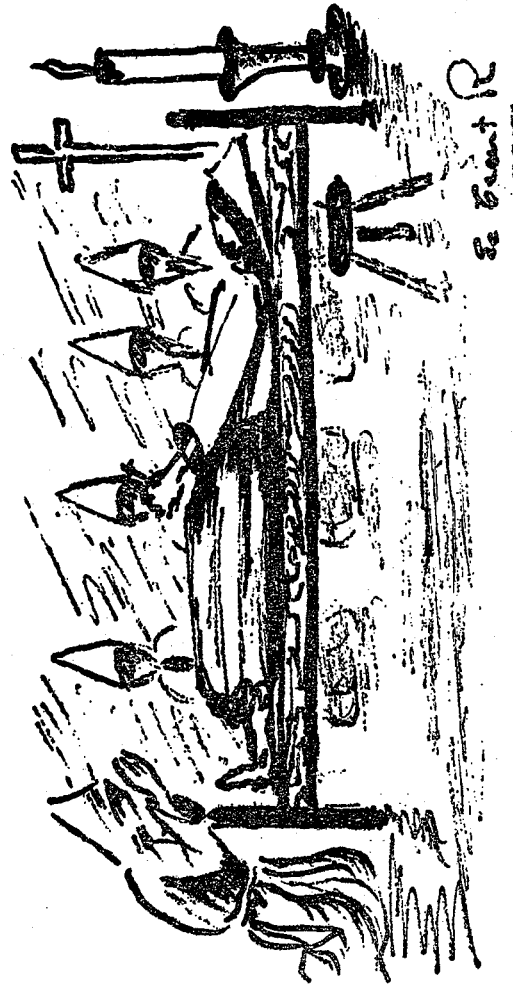
Puis son âme s'étant détachée de son
corps, s'élança, comme d'un invisible
pont, dans les bras du Seigneur. Les
pierres s'appelaient : oraison continuel-
le - obéissance - pénitence.

Le ciment s'appelait charité.

L'eau du mortier : c'était les larmes
de compassion.

Nous étions le 15 décembre 1349,
Yannik de Saint-Vougay avait soixante-
neuf ans.

Il fut enterré dans l'église du cou-
vent, et pour mieux l'honorer, « en la
chapelle qui est à côté de la porte du
chœur sous le Jubé du côté de l'Evan-
gile ». L'affluence à ses obsèques fut



... Puis son âme s'étant détachée de son corps, s'élança dans le bras du Seigneur

considérable. Nul ne doutait de sa sainteté. Aussi, le tout fut de se saisir rapidement d'une relique: quelques cheveux ou un petit morceau de vêtement. On comptait bien sur la protection effective d'un si grand ami de Dieu!

En fait, les miracles dus à son intercession s'avérèrent si nombreux que des notaires publics furent chargés d'enregistrer les déclarations des malades guéris après avoir entendu la déposition des témoins.

Déjà, de son vivant, à Rennes, où il était allé « en quête », Frère Jean n'avait-il pas guéri une demoiselle atteinte d'une si grave crise de goutte qu'elle était sur le point de mourir? Tout ému de la voir dans cet état, Santik-Du récita sur la malade l'Evangile selon Saint Jean, « celui que l'on dit à la Nativité du Seigneur ».

Comme elle semblait reprendre vie...

— Ne voulez-vous pas le redire? », demandèrent humblement à Frère Jean les assistants. Il acquiesça et quand il achevait de terminer, pour la troisième fois cet évangile... miracle! la malade

se lève... guérie! Elle court aussitôt à la cuisine préparer un bon repas à Frère Yannik. Déception! quand elle revient, il est déjà parti... se régaler dehors de pain sec et d'eau... Tant mieux pour son « socius »! A lui tout le festin... De retour à Quimper, il fit le récit de la guérison miraculeuse à la Communauté.

IV

PAR DELA LA MORT

On dit parfois avec une pointe de scepticisme : finie la fête, adieu le Saint!

Tel ne fut pas le cas de Santik-Du... Les siècles n'usèrent ni la ferveur des dévots à l'implorer, ni sa fidélité à les exaucer.

Au dire d'Albert Le Grand, en 1636, « son corps avait été levé d'une vieille châsse en laquelle il était et mis en une plus honorable, conservée sous un petit dôme en forme de chapelle, faite de treillis et de grilles de fer ».

Il était donc question ici d'une première translation des reliques de Frère Jean, provoquée certainement par le nombre de ses dévots. En 1580, d'après le Père Gonzague, ceux qui souffraient de migraines passaient la tête à travers les barreaux du reliquaire et se trouvaient guéris.

Albert Le Grand n'avait pas vu ce petit dôme... Il nous apprend « qu'on avait de nouveau transféré les reliques en la chapelle qui fait l'aile droite du

chœur et posées sur l'autel en un petit Tabernacle couvert d'un voile de riche étoffe; et devant ledit Tabernacle est le portrait du Saint en un tableau bien travaillé qui a été donné par défunte Dame Blanche de Lohéac, Dame de Missirien. Il est en grande vénération en ladite ville et plusieurs personnes détenues de grandes infirmités en ont été délivrées par ses mérites ».

Quand on aura rappelé qu'au XVII^e siècle Blanche de Lohéac était la première femme de Guy Autret, ce seigneur de Missirien, grand ami de l'évêque de Quimper, René du Louët, et si dévot envers les saints bretons qu'il donna une édition de l'œuvre d'Albert Le Grand, on comprendra son geste généreux envers Saint Jean-Discalcéat.

Cependant, sous l'épiscopat de Mgr de Farcy de Cuillé, au milieu du XVIII^e siècle, une nouvelle châsse, vitrée de deux côtés, sans doute pour permettre de mieux apercevoir les reliques du Saint, remplaça le tabernacle cité par Albert Le Grand. Le tableau avait-il disparu? Sur le sommet du reliquaire,

une petite statue de Santik-Du accueillait ses fidèles. Les mains et le visage étaient peints de couleur naturelle, ses vêtements étaient dorés.

Que pouvait penser le petit Saint aux « vêtements rapetassés de vieux sacs » de cet affublement doré? Hum! Du Paradis, il souriait sans doute devant ce naïf hommage...

**

1789 - A GRANDS PAS S'AVANÇAIT L'OURAGAN REVOLUTIONNAIRE

Il déferla en vagues de haines sur les couvents. En 1791, un décret de l'Assemblée Constituante ayant aboli les Ordres Religieux, mettait à la rue l'année suivante les Communautés qui n'avaient pas voulu quitter leurs couvents. Tout serait vendu à l'encan, y compris les églises de ces « fanatiques »!

Le clergé de Saint-Corentin se hâta de faire transporter à la cathédrale les

statues et les tableaux, surtout les précieuses reliques des saints, honorées dans les églises des couvents.

Mais la cathédrale elle-même était-elle un havre de tout repos? Rien ne le prouvait. Aussi, pendant la nuit du 8 au 9 décembre 1793, deux hommes — il s'agit de Daniel Sergent, menuisier de la rue Neuve, et du sous-diacre Dominique Mougeat, sacristain et gardien du trésor de la cathédrale — traversent la rue Neuve, évitant « tous les chemins battus », se dirigeant vers le presbytère d'Ergué-Armel.

Au péril de leur vie, ils ont enlevé le bras de Saint Corentin, la nappe des Trois Gouttes de Sang et, avec d'autres reliques, le reliquaire de Saint Jean-Discalcéat.

Il était temps! Trois jours plus tard, le 12 décembre, une bande de forcenés sous la conduite de Dagorn, l'ivrogne sans-culotte, affublé d'un long bonnet rouge orné de la cocarde tricolore, envahit la cathédrale.

Ont-il choisi — exprès — le jour de la fête de Saint Corentin pour souiller

par d'ignobles sacrilèges le Saint-Lieu et les vases sacrés? Après... Vite au bûcher. Finis les « hochets de la ci-devant religion catholique ». On entasse pêle-mêle sur une charrette — au milieu de quels blasphèmes! — les statues mutilées et les tableaux. Santik-Du est là... tendant toujours sa main charitable... mais qu'est donc devenue la Charité?

En passant par la rue Sainte-Catherine, du chargement mal amarré tombent par terre deux statues... dont notre petit Saint. Pas pour longtemps... En effet, devant la porte de son auberge se tient Mme Boustouler, écœurée de ce spectacle. Elle se baisse, recueille dans son tablier les pauvres gisants et rentre chez elle. L'a-t-on vue? Peut-être! Personne cependant n'osera se frotter aux cent kilos de cette excellente veuve, portant moustache! Les Sans-culottes préfèrent s'attaquer aux statues!

Celle de Santik-Du fut confiée par Mme Boustouler — fort suspecte, car on la soupçonnait d'avoir caché des prêtres réfractaires — à sa fille qui venait d'épouser un ouvrier coutelier,

Pierre Thomas — mariage clandestin! et célébré de nuit, dans une étable, par un prêtre fidèle.

Après le Concordat, le jeune ménage rendit à la cathédrale le précieux dépôt. La statue fut placée près de l'autel qui, dédié avant la Révolution à Saint Julien l'Hospitalier, avait été ensuite consacré aux Saints-Anges — dit l'abbé Thomas, qui tenait ce récit de sa grand'mère (1).

On ne l'avait pas placée bien haut, cette statue si chère aux Quimpérois, et les fidèles pouvaient ainsi déposer dans la main tendue de Santik-Du leurs aumônes ou leurs pains... On dut cependant installer un tronc pour recueillir les aumônes.

Depuis 1841, le petit Saint Noir avait été mis dans une « niche gothique en stuc comme accessoire de l'autel des Saints-Anges ».

En 1868, la niche est peinte en couleur granit... va pour la couleur granit! La robe du petit Saint rebelle aux ca-

(1) Saint Jean-Disalcéat - Abbé Thomas (1888).

prices de la mode reste noire... Pourquoi noire?

Car elle fut grise, comme il était d'usage dans l'ordre, quand Jean-Disalcéat parcourait les rues de Quimper. Mais bien avant la Révolution de 1789, les Franciscains de l'Observance, résidant en France, avaient abandonné, qui le gris, qui le brun, pour le noir. On avait voulu faire suivre la mode du temps à la statue de Frère Jean... Le voilà devenu noir... et baptisé du coup « Santik-Du ».

Mais qu'étaient devenues ses reliques?

Les Franciscains de Quimper n'ayant pu regagner leurs deux couvents vendus comme biens nationaux, les reliques de Saint Jean-Disalcéat n'avaient pas quitté l'armoire de la sacristie d'Ergué-Armel. M. Loëdon, maire de la commune, racontait dans une notice en latin, et la translation des reliques et une courte biographie du Saint. Il déclarait, en outre, que se considérant comme « le recteur temporel » de la paroisse, le « recteur spirituel », l'abbé

Daniélou, se trouvant déporté à l'Île de Ré depuis quatre ans, après avoir été incarcéré pour refus d'obéissance à la Constitution Civile du Clergé, il avait conservé les clefs de l'armoire aux reliques et avait porté la précieuse châsse sur le tabernacle de cette église « depuis si longtemps sans sacrifice ni sacrificateur ».

Cela était signé du 12 mai 1802.

Ce n'est qu'en 1842, le 25 avril, que Mgr Graveran, alors évêque de Quimper, procéda à l'examen des reliques.

Dans une caisse en bois, oblongue et ornée de sculptures dorées, surmontée d'une petite statue également dorée, reposaient « plusieurs ossements considérables, entre autres deux fragments d'un crâne. Dans la même boîte se trouvait un vieux bréviaire, lacéré, relié, attaché d'une chaîne en cuivre », plus la notice de Loëdon, le maire, qui assistait à la cérémonie et déclarait que « la caisse provenait de l'ancienne église des Cordeliers de Quimper et que les reliques qu'elle renferme sont celles de

Saint Jean Discalcéat, jadis très vénéré dans ladite ville de Quimper ».

L'opinion de l'adjoint-maire d'Ergué-Armel, M. Coïc, également présent, attesta qu'il avait vu ladite caisse exposée dans l'église des Cordeliers, et qu'il était convaincu de l'authenticité des reliques de Saint Jean-Discalcéat.

L'évêque autorisait donc la paroisse d'Ergué à conserver les reliques et à les proposer à la vénération des fidèles.

Avant de sceller la caisse, Mgr Graveran avait été invité par le Conseil de fabrique à prélever un morceau du crâne pour le déposer à la cathédrale, ainsi qu'il en avait exprimé le désir.

L'évêque signa le procès-verbal ainsi que le maire et l'adjoint, MM. Kéraudy, vicaire général, et Le Troadec, desservant d'Ergué-Armel.

En 1864, Mgr Sergent, successeur de Mgr Graveran, aurait désiré conserver pour la cathédrale le reliquaire d'Ergué-Armel qui avait été transporté à l'évêché de Quimper, le sceau en ayant été accidentellement brisé. Mais ce désir, pour respectable qu'il fût, n'était

pas un droit. Il y avait en effet soixante-dix ans que ces reliques, confiées à un moment tragique à la paroisse d'Ergué-Armel, y étaient conservées sans que jamais personne ne fût venu les demander. Le Conseil de fabrique, auquel s'était Joint Mr Aymard de Blois, ancien paroissien, fut éloquent.

La caisse fut donc rescellée, et repartit pour Ergué-Armel.

En 1879, le reliquaire fut changé. Mais personne ne donna aucun renseignement sur le « vieux bréviaire entouré d'une chaîne de cuivre ». Dommage! car si l'on est sûr qu'il est bien postérieur à la mort de Santik-Du, date où l'on ignorait l'imprimerie, on eût pu peut-être en retirer de précieux renseignements. La feuille et le fragment du livre de cantiques se trouvant également dans le reliquaire étaient plus explicites avec, l'une, le récit d'un miracle « attesté le 15 décembre 1750 » par la femme Mauduit, racontant la guérison de sa fille, Marie-Perrine David, percluse des deux jambes depuis deux ans et demi, et « vouée à Saint Jean Discal-

céat » après l'avoir, sans résultat, recommandé par « plusieurs prières ou neuvaines dans différents endroits ».

Le quatrième jour de la neuvaine à Santik-Du, elle était guérie.

L'autre, le fragment du livre de cantiques bretons comportait un calendrier où, à la date du 15 décembre, figurait notre Saint.

Une notice indiquait « qu'il faisait beaucoup de miracles ».

Hélas! il n'y avait aucune date d'impression.

1949 - QUIMPER N'A PAS OUBLIÉ.

Depuis le 13 décembre 1886, où les reliques avaient été transportées d'Ergué-Armel à la cathédrale à l'occasion des fêtes qui célébraient la translation du bras de Saint Corentin, la châsse du cher petit Cordelier n'était pas revenue à Quimper. Mais, sur l'initiative de M. le Chanoine Courtet, curé-archiprêtre de la cathédrale, et avec le concours des autorités civiles, de grandes fêtes

du souvenir et de la reconnaissance furent décidées pour célébrer solennellement le sixième centenaire de la mort de celui qui fut le protecteur de la cité aux temps calamiteux de la guerre, de la famine, de la peste.

Qu'eût dit l'humble petit Frère devant ces guirlandes de lumière, ces draperies couleur de bure, piquées d'hermines, placées devant les halles où se dressaient autrefois les murs de son couvent? Qu'eût-il dit devant ces deux grands cortèges rassemblant les huit paroisses du Grand Quimper, venus au devant de ses reliques d'Ergué-Armel et du couvent franciscain de Kermabeuzen au soir du 11 décembre?

Pendant trois jours, il fut vraiment le Cœur de la cité. A la cathédrale, sa statue dominait un trône où les reliquaires avaient été placés.

Un triduum prêché par le R. P. Legeard, Franciscain de Rennes, avait préparé la fête proprement dite du Centenaire, le jeudi 15 au soir, où le panégyrique du saint fut prononcé par le R. P. Victor.

Il est salubre de remettre à la mémoire des hommes, souvent infidèle, les vertus et l'exemple de ceux qui furent des saints.

Si ces inoubliables fêtes du Centenaire, marquèrent solennellement que Quimper n'oubliait pas, la dévotion qui continue à entourer Santik-Du montre également la confiance qu'il continue à inspirer.

Aux Quimpérois? Après tout, cela n'a rien d'étonnant! Même sans déborder d'imagination, devant les vieilles maisons qui sont un des charmes de la ville, devant les quais, à la Cathédrale surtout où il allait prier, on peut évoquer la silhouette, le pas rapide de Frère Jean, son sac sur le dos...

Mais sa renommée s'étend bien au-delà de Quimper.

A notre époque de spécialisation à outrance, on lui a donné une mission particulière: celle de procurer le beau temps! La recherche des objets perdus qu'on lui confiait autrefois est en baisse; mais le beau temps!

Presque toute la France s'adresse à

lui. On apprendrait facilement ses départements, en lisant l'origine des demandes — non ! des supplications qui en émanent.

Ce sont : l'Allier, les Ardennes, le Cher, où on lui est particulièrement fidèle, et l'Eure-et-Loir, et le Loiret, et Paris !

Evidemment, c'est tentant d'être assuré d'un beau soleil pour éclairer les joies d'une communion solennelle, de mariages, des pèlerinages de 7.000 étudiants à Chartres, et de kermesses...

D'Argentine, on le prie d'intervenir... Du Maroc, des inconnus vinrent un jour en pèlerinage à la Cathédrale pour remercier Santik-Du d'une grâce insigne... Leurs récoltes étaient sur le point d'être perdues; le petit Saint Quimpérois fut invoqué avec ferveur... et une promesse lui fut faite d'aller le remercier chez lui...

La prière fut exaucée, les récoltes furent sauvées. Quant à la promesse, elle fut tenue, et ces pèlerins, émus, repartirent aussitôt pour le Maroc, renonçant à l'attrait — qui eût été

bien compréhensible. — d'un voyage « touristique », en France.

Ces faits sont tous récents, comme cette lettre d'un « Saharien » écrivant son inaltérable confiance en Santik-Du qui l'a tiré souvent de si mauvais pas...

Ce cher petit Saint sera-t-il un jour, comme l'on dit, « sur les autels » ?

Nul ne le sait... Ce que l'on sait, par contre, c'est que son crédit ne diminue pas...

Au fond de la Cathédrale, à côté des Saints-Anges, sous ces voûtes imbibées de prières depuis des siècles, il continue à nous tendre la main. Aujourd'hui, comme hier, vous verrez devant sa statue un passant... un instant immobilisé pour une prière, déposer ensuite un pain, comme un merci, le pain des pauvres.

Santik-Du n'a pas fini d'être un « pont ».

Notre temps qui rêve de voyages dans la lune n'a jamais eu plus besoin d'entendre son message : un message d'amour entre les hommes.

BIBLIOGRAPHIE

Albert Le Grand. — Vie des Saints de Bretagne (édition 1637).

Dom Lobineau.

Ab. Tresvaux. — T. III: Les Saints de Bretagne (1836).

Ab. Guillotin de Corson. — Pouillé: Historique de l'Archevêché de Rennes (1886).

Ogée. — D^{re} Historique et Géographique (édition 1837).

Dubuisson-Aubenay. — Voyage en Bretagne (1636).

Chanoine Moreau. — Histoire de la Ligue de Bretagne (édition 1857).

Toscer. — Le Finistère Pittoresque (1906).

Cambry. — Voyage dans le Finistère (édition 1836).

Abbé Alex. Thomas. — Saint Jean Discalcéat (1888).

Bulletins Société Archéologique. — 1927: T. XXI; 1928: T. XXXVIII; 1939: T. XIX.

Chanoine Cardaliaguet. — Saint Jean Discalcéat (1942).

Document inédit du XIV^e siècle, écrit en latin sur la Vie de Saint Jean-Discalcéat, publié par le P.F.M. Paolini (1910).

TABLE DES MATIERES

	Pages
Avant-propos	11
I. — La vocation	19
II. — Frère Jean au long des jours	39
III. — Frère Jean contre le mal	63
IV. — Par delà la mort	85
Bibliographie	101

